

BELLE INFIDÈLE

AURORA MARÍA GARCÍA MARTÍNEZ

Universidad de Castilla-La Mancha

Aurora.Garcia.@uclm.es

Fecha de recepción: 23.11.2018

Fecha de aceptación: 15.02.2018

Résumé: Constant d'Herminches, Benjamin Constant, Charles-Emmanuel de Charrière, Camille et Pierre Malmarmey ont tous un point en commun, une femme: Isabelle de Charrière. Ces hommes, entre autres, parsemèrent le chemin de Belle et jouèrent un rôle important dans sa vie monotone. Par les documents recueillis dans cet article, il nous sera possible de savoir si ce rôle se limita à une innocente amitié ou alors, traversa les frontières de la décence faisant de Belle une infidèle.

Mots clés : Charrière, Constant, Staël, Belle, amant, infidélité

BELLE INFIEL

Resumen: Constant d'Herminches, Benjamin Constant, Charles-Emmanuel de Charrière, Camille y Pierre Malmarmey tienen todos un punto en común, una mujer: Isabelle de Charrière. Estos hombres, entre otros, se cruzaron en el camino de Belle y jugaron un papel importante en su monótona vida. Los documentos recopilados en este artículo nos permitirán averiguar si dicho papel solo fue una inocente amistad o traspasó las fronteras del decoro haciendo de Belle una infiel.

Palabras clave: Charrière, Constant, Staël, Belle, amante, infidelidad

Selon le thésaurus, l'infidélité peut être une violation du devoir de fidélité entre époux, l'action de tromper son partenaire. Celle-ci peut se penser ou se commettre. Pour les femmes, au XVIIIe siècle, les opportunités de la perpétrer étaient limitées mais elles existaient. Belle en était consciente et dans cet article, nous parlerons de ses infidélités, des hommes importants

de sa vie dans le but d'élucider si elle fut infidèle uniquement à travers ses écrits ou d'une façon plus charnelle.

Isabella Agneta Elizabeth van Tuyll van Serooskerken (Belle de Zuylen) voit le jour, le 20 octobre 1740, au château de Zuylen, près d'Utrecht (Hollande), au sein d'une famille de la noblesse. Dès son plus jeune âge, son comportement reflétait une pensée battant en brèche tous les préceptes de son époque. Elle n'aimait pas les règles imposées par son statut sous le nom de « décence ». Selon Philippe Thireau, ce n'est qu'à 14 ans qu'elle commença à correspondre avec des officiers et il mentionne sa relation sans conséquence avec Pieter von Dönhoff, officier polonais.

Jeune fille prête pour le mariage, elle refusait les prétendants qui lui étaient présentés, comme, par exemple, le célèbre biographe James Boswell. Et ceux-ci, à leur tour, ne voulaient pas d'une épouse « hors-normes ».

C'est lors d'un bal à la Haye, en 1760, qu'elle fit la connaissance du baron David-Louis de Constant d'Hermenches (1722-1785), capitaine au service des *États-Généraux*. Il avait 28 ans de plus qu'elle et était marié, mais cela ne la retint pas le moins du monde. Dans une de ses lettres qui lui était adressée, en date du 27 juillet 1764, elle détaille leur rencontre plutôt osée :

L'essentiel est que vous êtes content de moi, que si vous êtes surpris, c'est de me trouver plus vraie, meilleure que vous n'aviez pensé. Si vous trouvez sincèrement que c'est un bien pour vous de me connaître, je veux que vous me sachiez gré d'avoir fait les premières avances. Vous en souvenez-vous, chez le Duc, il y a quatre ans ? Vous ne me remarquez pas mais je vous vis. Je vous parlai la première : *Monsieur, vous ne dansez pas ?* pour engager la conversation. (Godet, 1909 : 86)

Belle ne respectait pas l'étiquette lorsqu'elle rencontrait « ce qui peut s'appeler une physionomie ». Elle adorait transgresser les mœurs de sa société et la différence d'âge ne la souciera jamais.

D'Hermenches ne se résista pas aux lettres de Belle. Cela ne devait certainement pas être la première fois que le baron en recevait, mais celles d'Isabelle lui furent agréables. Il était mis au courant de ses prétendants et lui demandait son avis. Elle accepta aussi de se laisser fréquenter par un des amis intimes de Constant, le marquis de Bellegarde.

Dans ce sens, Eusèbe-Henri-Alban Gaullieur¹ (1808-1859) détenteur des lettres de Belle de Charrière des années 1787 à 1795, publia dans le *Bulletin de l'Institut National Genevois*², un long article dans lequel nous pouvons connaître qui furent ses prétendants :

... elle fit très-jeune un voyage en Suisse, pendant lequel elle séjourna à Rolle chez M. de Salgas, ami de sa famille. Ce fut lui qui la décida à épouser M. de Charrière, non sans beaucoup d'hésitation, parce qu'elle le trouvait un peu froid et sérieux. Elle avait refusé plusieurs autres partis très-brillants, ou bien, des obstacles étaient survenus pour faire manquer ses mariages. C'est ainsi qu'elle ne put épouser le marquis de Bellegarde, de la première noblesse de Savoie, parce que le pape exigeait qu'elle se fit catholique ; que le lord Wemmys se retira à cause de quelques difficultés touchant la dot ; que deux princes d'Anhalt et de Wittgenstein renoncèrent également à sa main.

M. de Charrière conduisit sa nouvelle épouse de Hollande en Suisse, vers 1771, ... (Gaullieur, 1855 : 125-128)

Malgré tous ces éventuels époux, elle ne cessait de penser à Constant d'Hermenches et ne se retint même pas de lui avouer qu'elle pourrait et serait disposée à être sa maîtresse, s'ils se rencontraient :

Serez-vous content de m'écrire toute votre vie et de ne me jamais voir ? [...] Mais après une correspondance de feu, toujours vive, toujours tendre, on veut se voir, d'Hermenches : nous nous chercherons si nous ne nous brouillons pas ; et puis gare la passion, la jalousie, l'instinct, le délire et le désordre ! Si je ne suis pas à votre ami, si toujours je m'occupe de vous, je serai un jour votre maîtresse, à moins que nous n'habitons les bouts opposés du monde ou que vous ne m'aimiez plus du tout. (*ibidem*: 176)

Ses lettres devinrent de plus en plus sincères ; sans aucune gêne, elle manifestait qu'après leur rendez-vous, il y aurait moins de lettres et plus de faits. Plus leur rencontre se confirmait, plus elle dévoilait l'ampleur de ses sentiments. Le rendez-vous était prévu vers la mi-septembre, voire début novembre 1764, et les lettres de cette période-là furent encore plus torrides : « Dites-moi si vous êtes fâché ou si vous m'aimez toujours ; vous dire

¹ Henriette L'Hardy, mère de Gaullieur, en fut l'héritière.

² Un an plus tard, le même article sera à nouveau publié, sous le titre : « Études sur l'Histoire Littéraire de la Suisse Française, particulièrement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle ».

combien cela m'intéresse serait vous dire que je vous aime tendrement. » ; ou alors « Mes sens vous sont obligés. » ; et encore « ... ; vous êtes si occupé que je pourrais vous embrasser sans que vous vous en aperçussiez. », « Vous ne voudriez pas que je vous embrassasse ? ». Elle orchestrerait même la procédure pour ne pas éveiller les soupçons de sa famille et ainsi, pouvoir se voir en « toute liberté », mais craignait cette situation car elle savait pouvoir se laisser emporter, « si je vous donnais un baiser » et dans ce cas, qu'elle ne répondrait pas de ses actes face à « un homme sensuel, libertin » connaissant les secrets de son cœur. Elle l'aimait vraiment. Quant à lui, il s'adressait à elle en l'appelant par son prénom *Agnès*, il buvait à sa santé lors de soupers chez la sœur de celle-ci et il disait la considérer supérieure à toutes les femmes hollandaises.

Le moment de la rencontre eut lieu, en 1765. Elle en fut enchantée et s'était minutieusement préparée pour l'événement. Dans une des lettres qu'elle lui envoya *a posteriori*, elle écrivit : « Vîtes-vous bien le peignoir que je gardai pendant notre long tête à tête ? ». Mais peut-être que tant d'enthousiasme dut affoler Constant, car il partit sans l'avertir. Il prétendit un devoir urgent et, aveuglée par les sentiments qu'elle éprouvait, elle le crut. Le temps passa et ils ne se revirent plus.

Leur correspondance dura de 1760 à 1775. Dans ses lettres, elle en arriva aussi à lui raconter les démarches entreprises pour la marier, ses fiançailles, ses sentiments envers son mari, mais le ton des lettres était désormais plus distant et Constant s'en plaignit. Même devenu veuf, et par conséquent libre, elle n'en vint plus à lui adresser des lettres aussi enflammées qu'antan.

D'Hermenches mourut le 26 février 1785 et ce n'est que plusieurs mois après, lors d'un voyage à Paris, qu'elle apprit la nouvelle. Lors de ce déplacement, elle prétendait lui rendre visite. Elle en fut si chamboulée qu'elle allongea son séjour.

Charles-Emmanuel de Charrière de Penthaz (1735-1808), précepteur de ses deux frères, le seul homme qui la connaissait depuis des années, sans titre ni fortune, fut celui qu'elle choisit. De nouveau, elle passa outre le devoir d'être décente, car elle passait tant de veillées avec lui qu'il en avait « des regrets et des désirs ». Le 17 février 1771, elle l'épousa. Elle avait 31 ans et lui 36. Elle le considéra « un brave homme » comme l'indique Arnold de Kerchove. Au début, elle l'aimerait sincèrement et voulait être une digne et fidèle épouse. Pour faire honneur à la vérité, il nous faut rappeler que la

correspondance avec D'Hermenches allait néanmoins se poursuivre jusqu'en 1775, soit quatre ans après son mariage. Il est vrai que le contenu porterait désormais plus sur la situation politique du pays ou sur des faits divers que sur leurs sentiments. En effet, le temps des aveux d'embrassades avait disparu.

Belle voulait être reconnaissante envers son époux car leur union lui permit de quitter Zuylen. Vivre en Hollande l'opprimait et ne la laissait pas s'exprimer librement tant dans ses écrits que dans son comportement. Elle était sous le prisme de sa famille, toujours observée et avec la crainte de la décevoir. Elle préférait s'éloigner de ses origines, de la terre où elle avait vu le jour, pour s'installer en Suisse. Isabelle ne connaissait ce pays qu'à travers les récits de Rousseau mais elle en était amoureuse. Cette attirance pour ce qui était français s'était manifestée dès son plus jeune âge avec son institutrice Mlle Prévost. De plus, sa première publication fut un conte rédigé en français, *Le noble* (1763). Elle n'écrivit jamais en néerlandais, de telle façon que tout ce qu'elle rédigea est en langue française, un français de Paris, comme beaucoup de critiques littéraires le lui ont reconnu.

Cette nouvelle étape de sa vie loin de sa famille ne se déroula pas exactement comme elle l'avait imaginée. Le temps passa et toutes les vertus qu'elle avait trouvées chez son mari et qui l'avaient attirée, lui semblèrent ennuyeuses, plates et même grises. Elle écrivit même à son frère Ditie, en mai 1771, que le changement d'état se traduisait uniquement le nom et le fait de ne plus dormir seule.

Lors d'un séjour à Genève où ils s'échappaient des rudes hivers de Colombier (Neuchâtel-Suisse), elle rencontra un homme dont on ne saura jamais l'identité. Dans son *Cahier rouge* (1945), Benjamin Constant dévoilera cette nouvelle passion : « Un homme beaucoup plus jeune qu'elle, d'un esprit très médiocre, mais d'une belle figure, lui avait inspiré un goût très vif. [...] Elle en avait été fort agitée. » Ce jeune homme l'abandonna pour en épouser une autre. Dans son livre, Thireau nous mentionne un nom : Charles Dapples. Mais nous n'en savons pas davantage : aucune autre référence ni lettre n'a été retrouvée, sans doute parce qu'elles furent brûlées et la maison de Genève vendue. Son mari eut connaissance de cette aventure mais ne la quitta pas pour autant. Néanmoins, leur relation se refroidit. Belle passa de longues périodes loin de lui, affligée, sans se remettre d'avoir été abandonnée, d'être infidèle et mauvaise épouse.

Charles-Emmanuel essaya de sauver son mariage, et sachant qu'elle aimait voyager et aller à Paris, ils s'y rendaient souvent. Lors d'un de ces voyages qu'elle prolongea lorsqu'elle apprit la mort du baron d'Hermenches, en 1786-1787, elle fit la connaissance, dans le salon des Suard, de son neveu, Henri-Benjamin Constant Rebecque (1767-1830). Elle croira que le destin y était pour quelque chose.

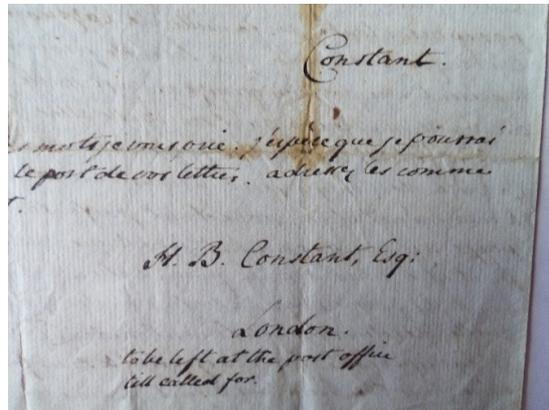
Constant avait 20 ans et malgré qu'elle en eût presque 30 de plus, il ne dut pas la considérer comme une "femme âgée", mais tout au contraire, car les faits prouvent qu'il tomba sous l'emprise de son charme. Ainsi, il séjournait fréquemment à Colombier sans soulever les soupçons de M. de Charrière, en raison de la différence d'âge et de l'amitié qui les unissait. Il y passa même deux mois, en convalescence, et Charles-Emmanuel permettait leurs longues conversations, en tête-à-tête, même jusqu'à l'aube, avec « une ardeur inépuisable ». Celles-ci se poursuivaient depuis la chambre de chacun d'eux à l'aide de billets qu'ils se passaient de l'une à l'autre. Se souvenant de ces deux mois, il s'écriait : « Il n'y a qu'un Colombier au monde ! » comme le recueille son *Journal intime* (1895).

Aussi, il déclara dans son *Cahier rouge*, que « nous nous convînmes parfaitement » et ajouta qu'ils se trouvèrent « des rapports plus intimes et plus essentiels. ». Il avoua :

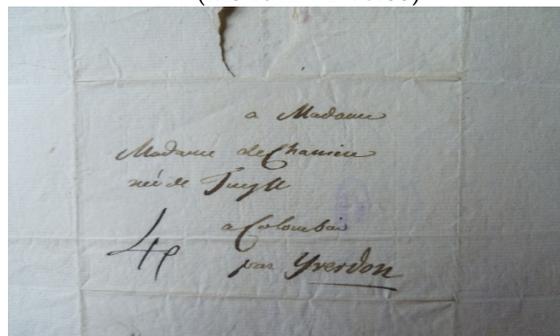
La personne qui, [...] occupait véritablement ma tête et mon cœur, c'était madame de Charrière. [...] je passai des heures, des nuits entières à causer avec madame de Charrière, et pendant ces conversations, j'oubliai mes inquiétudes sur mon père, mes dettes, mademoiselle Pourras et le monde entier. [...] elle était la seule personne avec qui je causasse en liberté, parce qu'elle était la seule qui ne m'ennuyât pas de conseils et de représentations sur ma conduite. (Constant, 1945 : 40-41)

Lorsqu'il quittait Colombier, Benjamin lui envoyait une lettre à chaque arrêt sur son passage, avec la même effusion :

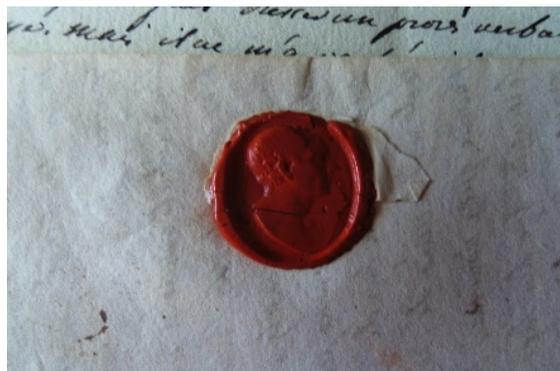
Les chemins sont affreux, le vent froid, moi triste, plus aujourd'hui qu'hier, comme je l'étais plus hier qu'avant-hier, comme je le serai plus demain qu'aujourd'hui. Il est difficile et pénible de vous quitter pour un jour, et chaque jour est une peine ajoutée aux précédentes [...] C'est ainsi qu'à 250 lieues de moi vous contribuez à mon bonheur, sans vous en douter... Adieu, mille fois bonne, mille fois chère, mille fois aimée ! (Le Breton, s. a. : 20)



(Ms 1312 f°2 verso)



(Ms 1313 f°87 verso)



(Ms 1313 f°49 verso)

Plus tard, son père le contraignit à s'employer à la cour et il dut quitter Colombier pour Brunswick. Durant quelques années, Benjamin Constant fera des allers et retours à Colombier pour se remettre de ses malheurs, tant familiaux qu'amoureux. Belle deviendra sa confidente. Elle acceptera de l'être pour ne pas le perdre et lui, oubliera les liens qui les unissaient pour la blesser à travers ses confidences au sujet des femmes qu'il rencontrait ou bien qu'il épousait.

Benjamin évoluait intellectuellement et commençait à avoir son propre point de vue au sujet de la situation politique de la France et de ses répercussions en Suisse. Isabelle, âgée, n'avait plus cet enthousiasme et cette volonté de changer le cours des événements ni de donner son point de vue sur tous les sujets. Elle appartenait à un siècle qui arrivait à sa fin.

En 1794, elle lui écrit :

... Personne ne vous aime tant, ne vous entend si bien, [...] et si je meurs aussi longtemps avant vous que cela doit naturellement être, alors vous prendrez d'autres habitudes et il est inutile de les prendre d'avance. (Kerchove, 1937 : 211)

Leur correspondance dura de 1787 à 1795, et selon Le Breton, Belle fut « aimée, oui, au début de leur liaison, elle put se croire sincèrement, profondément aimée ». La conclusion de leurs lettres comportait de longues phrases remplies des sentiments les plus sincères : « aimez-moi, croyez que je vous aime tendrement » ; « though I intend nothing, yet I intend to love you as long as I live. » ; « vous savez combien je vous aime et suis heureux de vous aimer. » ; « je ne dois plus penser qu'à vivre auprès de vous ».

Mais, en septembre 1794, sous l'effet de l'incursion de Germaine de Necker, baronne de Staël, leur relation mi-amants et mi-amis se durcit. À partir de ce moment-là, les lettres entre eux furent des reproches, des jalousies et de sanglants poignards : « Le plus grand [défaut] sera toujours ne pas être de votre avis. » ; « Adieu, ma laconique, conseillante et aristocratique amie. Salut et fraternité. » On était loin des adieux des premières lettres. Mais, de plus, Benjamin lui parlait librement des sentiments qu'il avait envers d'autres femmes et surtout de Germaine. Le temps s'écoulait et il passait de plus longs séjours à Coppet (Lausanne-Suisse) sans pour autant vouloir quitter Colombier définitivement. Finalement, il se fatigua de toujours devoir se justifier et commença à

trouver des défauts à Belle. Cela ne fit que refroidir les sentiments qui les unissaient. De plus, Germaine de Staël était si attirante, si moderne, si actuelle, si jeune (27 ans), si pleine d'avenir, qu'elle finit par remplir le vide que petit à petit laissait Isabelle. Et deux ans après, il lui dira au revoir non sans rappeler les huit ans partagés et combien il l'avait appréciée.

Connaissant l'inconstance de Benjamin, égoïste, égoïstre et ayant été la confidente de toutes ses relations amoureuses, M^{me} de Charrière devait imaginer comment se terminerait leur relation.

Kerchove nous amène à réfléchir au sujet de cette dernière amitié qu'elle eut avec Benjamin Constant, sur le fait de savoir s'ils furent amants ou seulement amis :

Personne ne pourra jamais démontrer que Belle et Benjamin n'ont pas été amants : mais si l'on admet qu'ils le furent, leur intimité loin d'en paraître plus normale, en devient presque inexplicable. [...] si elle avait été sa maîtresse, elle n'eût pu supporter longtemps le cynisme de ses aveux ni la variété de ses entreprises. (Kerchove, 1937 : 178)

Constant ne faisant plus partie de sa vie comme auparavant, elle trouva une autre occupation : celle de se préoccuper des émigrés de la Révolution française. Elle en accueillera deux : Camille et Pierre Malmarmey de Roussillon. Ce dernier sera le remplaçant de Constant qui suivait les pas de Germaine et non plus les siens. Comme ces hommes étaient toujours plus jeunes, elle se croyait obligée de les instruire et de former leur esprit. C'est ce qu'elle fit avec Pierrot (son surnom, selon Thireau). Mais lui aussi dut la quitter car il fut expulsé par le Conseil d'État de Neuchâtel et il serait probablement allé à Trieste. C'est dans une lettre de Benjamin qu'on apprend qu'Isabelle avait opéré un changement très positif sur le tempérament de cet émigré. Constant s'y disait même surpris et charmé de l'effet qu'elle avait causé par cette dernière sur celui-ci. Les lettres continuèrent jusqu'à dix jours avant sa mort, le 26 décembre 1805.

Isabelle de Charrière ne s'est jamais soumise aux normes. En tant que noble, elle quitta son pays et en préféra un autre. Elle lui fut infidèle. Avec d'Hermenches, elle ne respecta pas qu'il fût marié et elle-même, une fois avoir épousé Charrière, continua sa relation « épistolaire » avec celui-ci, consciente que ses lettres pouvaient compromettre son mariage. Plus tard, probablement pour combler sa vie sans descendance, elle se réfugia vers des

hommes plus jeunes, maintenant avec eux plusieurs aventures. Mais nous ne pouvons pas affirmer, par manque de preuves irréfutables, que Belle fut infidèle avec ces hommes uniquement avec des mots, ou bien, corporellement. Cependant, on peut en déduire sans trop douter que le désir chez elle était présent et que, vu son tempérament, lorsque les circonstances s'unissaient aux sentiments qu'elle éprouvait, elle en aurait été victime et ne se serait certainement pas limitée aux mots.

Mais en vérité, sa plus grande infidélité fut celle qu'elle commit envers elle-même, en ne s'acceptant pas et en cherchant durant toute sa vie, à travers les hommes, son propre reflet pour y être fidèle.

Bibliographie

- BOS, Charles du. (1946). *Grandeur et misère de Benjamin Constant*, Paris : Correa.
- CONSTANT, Benjamin. (1895). *Journal intime de Benjamin Constant et Lettres à sa famille et à ses amis précédés d'une introduction para D. Melegari*, Paris : Paul Ollendorff.
- _____. (1907). *Le cahier rouge de Benjamin Constant*, https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/constant_le_cahier_rouge.pdf
- _____. (1945). *Le cahier rouge, ma vie*, Amsterdam : Balkema.
- GAULLIEUR, Eusèbe-Henri-Alban. (1844). « Benjamin Constant et Madame de Charrière, ou la jeunesse de Benjamin Constant racontée par lui-même – Lettres inédites communiquées et annotées », *Revue des Deux Mondes*, t. 6, nouvelle série, Paris : Bureau de la Revue des Deux Mondes.
- _____. (1855). « Neuchâtel-M^{me} de Charrière-M^{me} de Staël-Benjamin Constant », *Bulletin de l'Institut National Genevois*, t. 3, chap. 9, Genève : Kessman, Libraire de l'Institut Genevois.
- _____. (1856). « Neuchâtel - M^{me} de Charrière - M^{me} de Staël-Benjamin Constant », *Études sur l'Histoire Littéraire de la Suisse Française, particulièrement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*, chap. 9, Genève : Ch. Gruaz.
- GODET, Philippe (1890). « Madame de Charrière et les Neuchâtelois », chap. 9, dans *Histoire Littéraire de la Suisse française*, Paris : Librairie Fischbacher.

- _____. (1906) : *Madame de Charrière et ses amis, d'après de nombreux documents inédits (1740-1805) avec portraits, vues, autographes, etc.*, Genève : A. Jullien.
- _____. (1909). *Lettres de Belle de Zuylen (Madame de Charrière à Constant d'Hermenches (1760-1775))*, Paris : Plon-Nourrit et Cie (Genève: A. Jullien).
- KERCHOVE, Arnold de (1937). *Une amie de Benjamin Constant : Belle de Charrière*, Paris : Chantenay, Éditions de la Nouvelle revue critique.
- KOHLER, Pierre (1916). *Madame de Staël et la Suisse, Étude biographique et littéraire avec de nombreux documents inédits*, Lausanne : Librairie Payot & Cie.
- LE BRETON, André (s. a.). « Caliste », chap. 2, *Le Roman français au XIX^e siècle (Avant Balzac)*, Paris : Boivin & Cie.
- SAINTE-BEUVE, Charles Augustin (1839) : « Poètes et romanciers modernes de la France - XXXII, Madame de Charrière », *Revue des Deux Mondes*, t. 17, 4^e série, Paris : Bureau de la Revue des Deux Mondes.
- _____. (1858). « Benjamin Constant et Madame de Charrière », *Derniers Portraits Littéraires*, t. 3, Paris : Didier.
- _____. (1880). *Causeries du lundi*, XV.
- THIREAU, Philippe. (2015). *Benjamin Constant et Isabelle de Charrière, Hôtel de Chine et dépendances*, Bière : Cabédita.
- WOOD, Dennis Michael. (1993). *Benjamin Constant, a biography*, Londres : Routledge.